



Louise Belin

belinlouise@outlook.fr
0667790805 b. 1998

Louise Belin est née en 1998 à Mantes-la-Jolie.
Elle vit et travaille aujourd'hui entre Paris et Marseille,
notamment à l'atelier *Sili* du collectif *Mastic*.

Je collecte des images pauvres et marginales, échappant aux standards dominants de qualité. À travers un processus d'enquête au sein des flux numériques, je construis un atlas fragmentaire où la mémoire virtuelle et la mémoire psychique se croisent. Par la peinture, je révèle leur matérialité usée, fatiguée par une circulation incessante.

Mon travail s'ancre dans une écologie de l'image et de l'attention, à une époque d'infoglut, où la surproduction visuelle brouille les hiérarchies de sens et sature nos facultés perceptives. Cette fatigue est aussi celle des sujets que j'explore : façonnés par le capitalisme émotionnel et numérique, ils transforment nos émotions et notre attention en données exploitables et infiltrent nos récits les plus intimes.

« Louise Belin peint des images pauvres, surproduites, surconsommées puis noyées dans la masse du **capitalisme numérique**. Elle s'intéresse à leur condition d'apparition, leur vitesse de circulation, leur détérioration, jusqu'à leur disparition, et convertit leur matérialité numérique en matérialité picturale : leurs compressions successives et pixélisations sont sublimées par les gestes et effets picturaux mais aussi par les supports choisis pour les fixer. L'artiste nous plonge dans les **limbes d'internet** et vient extraire du flux ces images fatiguées par le voyage numérique, qu'elle sauve par la peinture d'une obsolescence expéditive, et les transforme en vestiges et ruines, nous ouvrant une part de l'**inconscient collectif**, de ses **doutes** et de ses **fascinations**. »

Andréanne Béguin

Extrait du texte *Lauréate de la Biennale de Mulhouse 023* rédigé dans le cadre du Prix critique de *La Biennale de Mulhouse 023*, MOTOCO, Mulhouse, 2023.

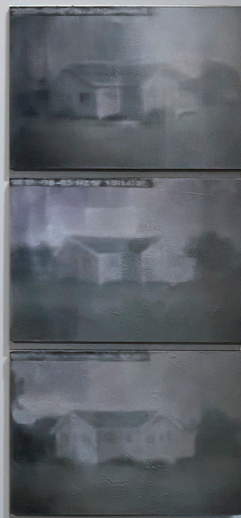
« La pratique de Louise Belin se construit en regard de l'**image numérique** et de ses **modes d'existence**. Derrière la surproduction et la surconsommation d'images il y a la réalité du vide et de ce qu'elle-même nomme les ruines du virtuel, ces **images fatiguées** par le voyage numérique qui n'existent plus en tant que sujet d'attention mais subsistent en tant qu'objet dans leur matérialité essentielle. La peintre cherche à les révéler comme un archéologue le ferait en constituant un atlas entre mémoire virtuelle et psychique qu'elle inscrit elle-même dans le projet plus ambitieux d'écologie des images ébauché par Susan Sontag.

Pour collecter ces images pauvres, Louise Belin répète toujours le même processus : une dérive sur le net de liens en liens par association d'images similaires jusqu'au moment critique où l'algorithme s'épuise. Peindre ces images lui permet de créer un **nouveau type d'attention** autour d'elles, de ralentir leurs réceptions. Les formats sont variables mais la plupart restent petits pour souligner la fragilité de la ruine. Ce moment précieux de déliquescence avant la disparation.

La peinture de Louise Belin est là, à la marge, dans cet **entre deux**, aux confins de la mémoire et de l'oubli, dans une lisière plastique où le sujet depuis longtemps disparu laisse place à une nouvelle existence. »

Élisa Farran

Extrait du texte rédigé dans le cadre de l'exposition *Voir en Peinture - La jeune figuration en France*, Musée d'Art Contemporain des Sables d'Olonne, Musée Estrine, Musée des Beaux-Arts de Dole, 2022.



Burn-In, *Un soleil à peine voilé, Galerie Académie des Beaux-Arts, Paris, 2025.*

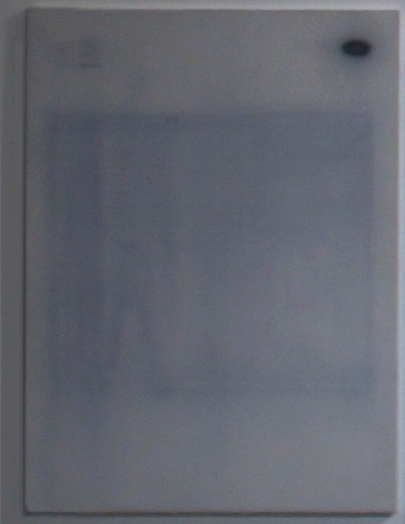
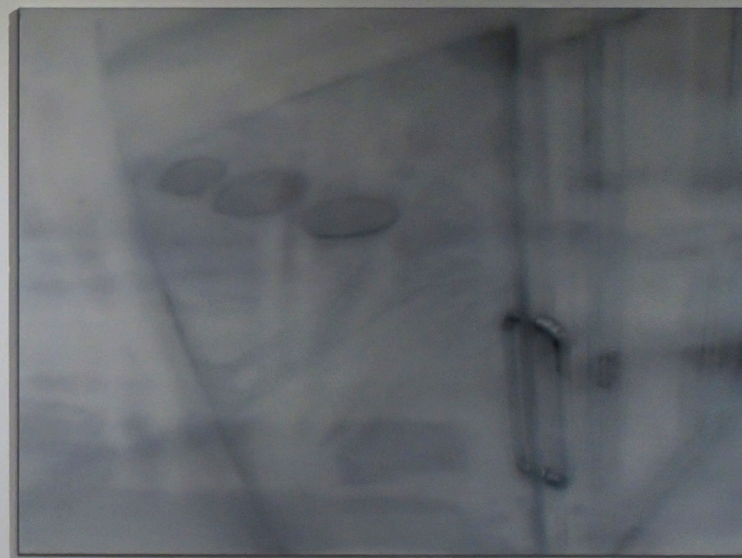
« Le burn-in désigne l'incrustation d'une image fixe restée trop longtemps affichée sur un même écran, laissant une trace fantomatique, indélébile. Cette brûlure de surface se rapproche de la persistance rétinienne que peuvent expérimenter les yeux humains.

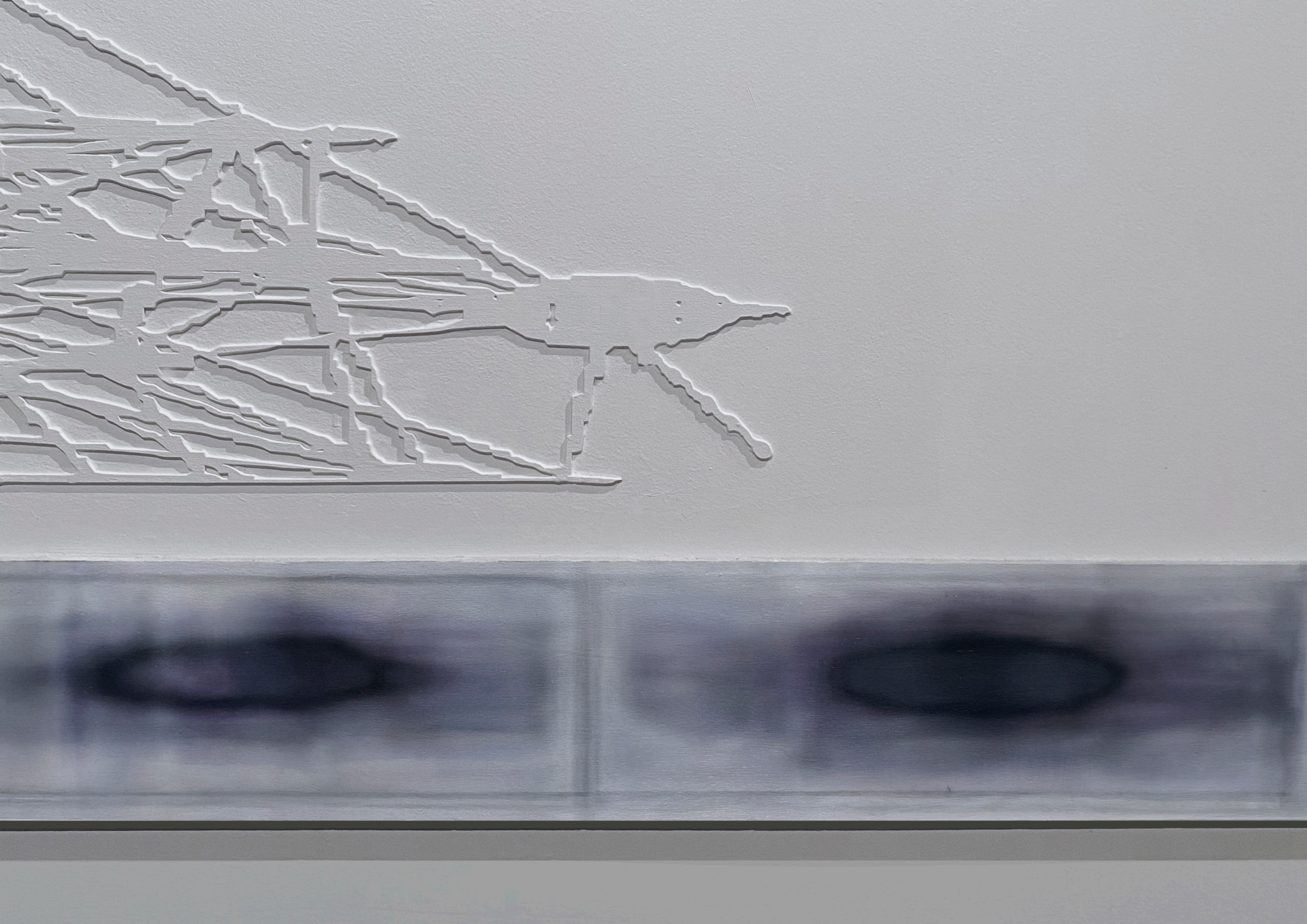
L'installation de Louise Belin rassemble plusieurs séries d'images issues de webcams météorologiques, de documents amateurs et de captations de caméras de surveillance. Ces images, récupérées à différents intervalles du temps de résidence, toujours prises depuis un même point fixe, reviennent en boucle comme autant de tentatives artisanales de capturer le temps. On y voit le ciel, des intérieurs, des maisons, parfois le soleil lui-même, sous la forme d'un « black sun », filmé par des caméras de mauvaise qualité qui transforment l'astre en halo dégradé.

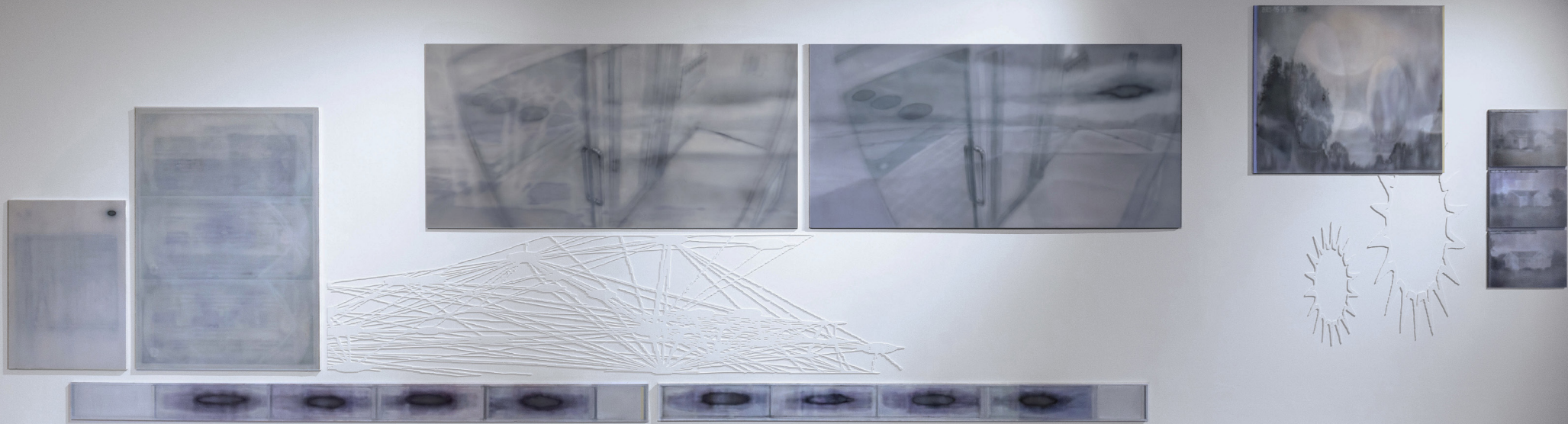
La matière visuelle est compressée, pixelisée, fatiguée par la répétition et le partage en ligne. Parfois, le texte incrusté par la caméra apparaît en filigrane, signal parasite qui fait office de métadonnée. L'installation, pensée comme un ensemble de cycles qui se répondent, se déploie comme une stratification d'empreintes instables du temps qui passe. Quelques protubérances discrètes ponctuent l'ensemble, comme pour signaler la présence de données latentes, notifications dissimulées, inscriptions fantômes. »

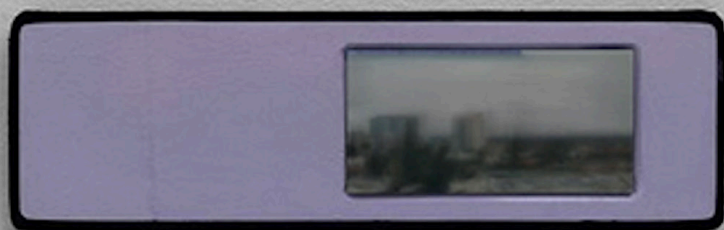
[Extrait] Andy Rankin.

Burn-in, installation, peintures à l'huile
et à l'aérographe sur bois, reliefs en bois, 2025.
Un soleil à peine voilé, Galerie Académie des Beaux-Arts, 2025.









Attention Map,

Outils, instruments et autres spectres, Musée des Arts et Métiers, Paris, 2025.

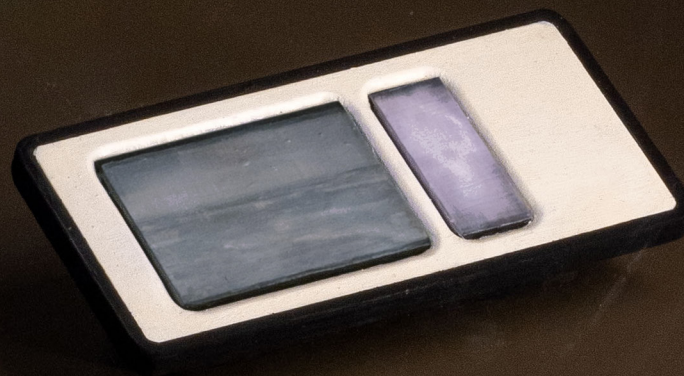
Les attention maps sont des cartes algorithmiques qui indiquent, dans une image, les zones que la machine considère comme importantes et cherche à lire avec précision. En y insérant des fragments flous et fatigués écumés du web, je détourne ces promesses de clarté et y introduis du mémoriel et de l'incertain.

À travers la peinture et le travail du bois, je cherche à donner une matérialité visible à ces outils devenus des boîtes noires. C'est une manière de réancrer la vision computationnelle dans une réalité tangible, de rendre à la main et à la matière un pouvoir de lecture que l'algorithme prétend monopoliser. Ces cartes de l'attention machinique, vidées de leur fonction, deviennent des surfaces sensibles, oscillant entre image, relief et trace.

Elles matérialisent la tension entre perception humaine et vision automatisée, entre mémoire et calcul, entre la promesse d'un monde entièrement visible et la persistance d'un reste opaque. En les détournant, je cherche à faire émerger une écologie de la vision, où l'erreur, la fatigue et l'imperfection deviennent les points de départ pour une autre forme d'attention.

Attention Map I, peinture à l'huile
avec cadre en bois peint, 28 × 8,5 cm, 2025.

Outils, instruments et autres spectres, Musée des Arts et Métiers, 2025.



3

8 Micro-ordinateur Sinclair
« ZX81 », 1981
Inv. 43739
Don de Philippe Dubois
"ZX81" micro-computer,

LOUISE BELIN,
ATTENTION MAP I,
ATTENTION MAP II

2024
Bois contreplaqué traité extérieur,
peinture à l'huile, peinture acrylique
28 x 8,5 x 1 cm

2024
Bois contreplaqué traité extérieur,
peinture à l'huile, peinture acrylique
28 x 8,5 x 1 cm

11 Micro-ordinateur « Oric Atmos »,
1984
Inv. 43734
Don de Philippe Dubois
"Oric Atmos" micro-computer, 1984

9 Micro-ordinateur « Oric Atmos »,
1984



Veille, *Connecting the dots*, 40mcube, Rennes, 2025.

Veille, installation mêlant peintures et reliefs à demis visibles, explore l'intrusion du numérique dans le sommeil, transformé en un espace de contrôle et de performance. Des peintures floues — inspirées d'images issues de vidéos de relaxation sur YouTube — et des reliefs sculptés — reprenant des formes standardisées — évoquent des visions hypnagogiques¹, des données déformées provenant d'applications de self-tracking, et un état d'attention fragmentée. L'ensemble reflète un glissement du repos vers une zone saturée de signaux et de notifications, où la perception de la réalité devient floue.

Inspiré de *24/7 – Le capitalisme à l'assaut du sommeil* de Jonathan Crary et de *Rêver sous le capitalisme* de Sophie Bruneau, le projet interroge l'impact du capitalisme sur nos nuits, où sommeil et productivité s'enchevêtrent, perturbant notre rapport à l'intimité et au repos.

1. Hypnagogique : visions mentales spontanées, souvent floues ou fragmentées, qui apparaissent à la lisière de l'éveil et du sommeil, un état liminal où l'esprit se montre particulièrement réceptif aux signaux faibles et aux suggestions.

Veille, N°3, série *Sept*, peinture à l'huile
et à l'aérographe sur bois, 23 × 38 cm, 2025.
Connecting the dots, 40mcube, Rennes, 2025.



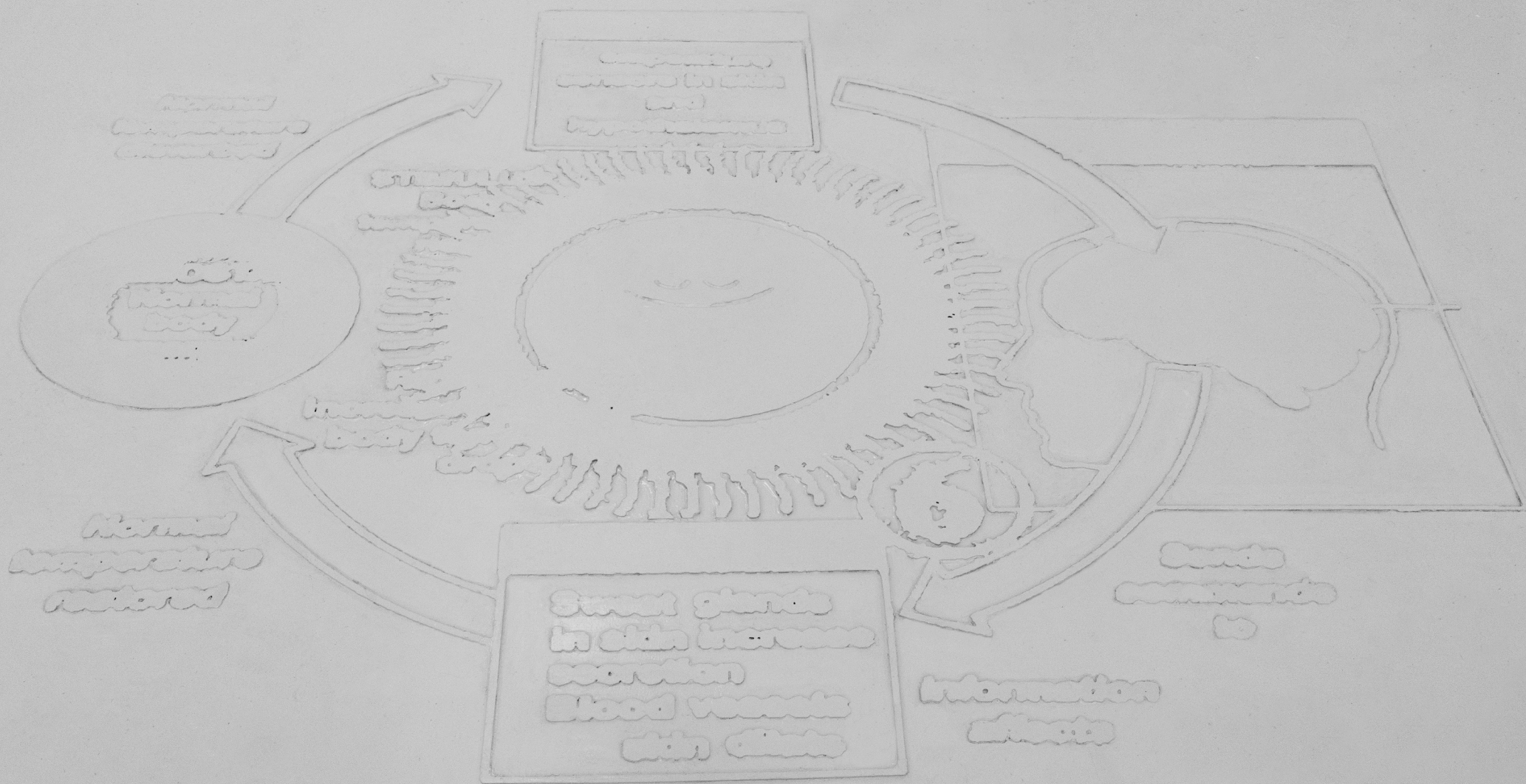
Veille, N°3, série *Sept*, peinture à l'huile
et à l'aérographe sur bois, 23 × 38 cm, 2025.
Connecting the dots, 40mcube, Rennes, 2025.



Relaxation, peinture à l'huile sur bois et reliefs en bois, dimensions variables, 2025. *Connecting the dots*, 40mcube, Rennes, 2025.



Veille, installation, dimensions variables, 2025. *Connecting the dots*, 40mcube, Rennes, 2025.





Scrying, *Un tour de plus un jour de moins*, art-cade*, Marseille, 2025.

Scrying est une installation mêlant peintures à l'huile et reliefs en bois, qui interroge l'accumulation de données météorologiques et la volonté de contrôle face à l'imprévisible.

Des ciels flous issus de webcams ou de forums de prévisionnistes amateurs, côtoient des formes noires sculptées, intégrant graphiques, données climatiques et dérives complotistes. Ces éléments saturent l'attention et reflètent l'infoglut¹, donnant à voir la matérialité et le poids derrière ces logiques prédictives.

1. Infoglut : désigne la surcharge écrasante d'informations disponibles dans nos environnements numériques, rendant difficile la distinction entre ce qui est pertinent et superflu.

Dépression locale, peinture à l'huile, reliefs en bois.
dimensions variables, 2025. *Un tour de plus un jour de moins*,
art-cade* galerie des grands bains douches, Marseille, 2025.



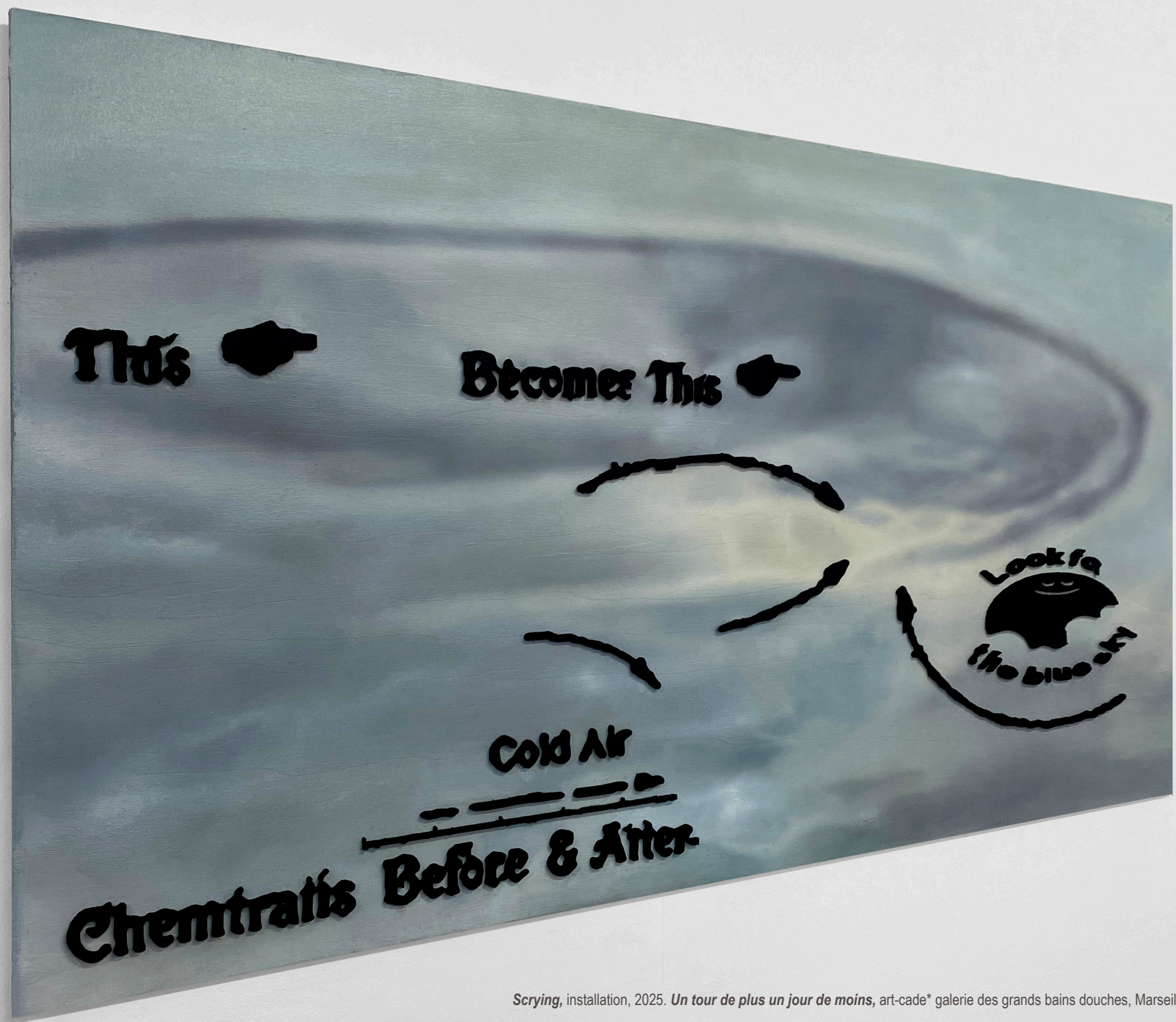
10 pm Sunday July 6, 2014

16

17

15

16



Scrying, installation, 2025. *Un tour de plus un jour de moins*, art-cade* galerie des grands bains douches, Marseille, 2025.



Core Identity,

La constellation de Monsieur S., Galerie Eric Mouchet, Bruxelles, 2025.

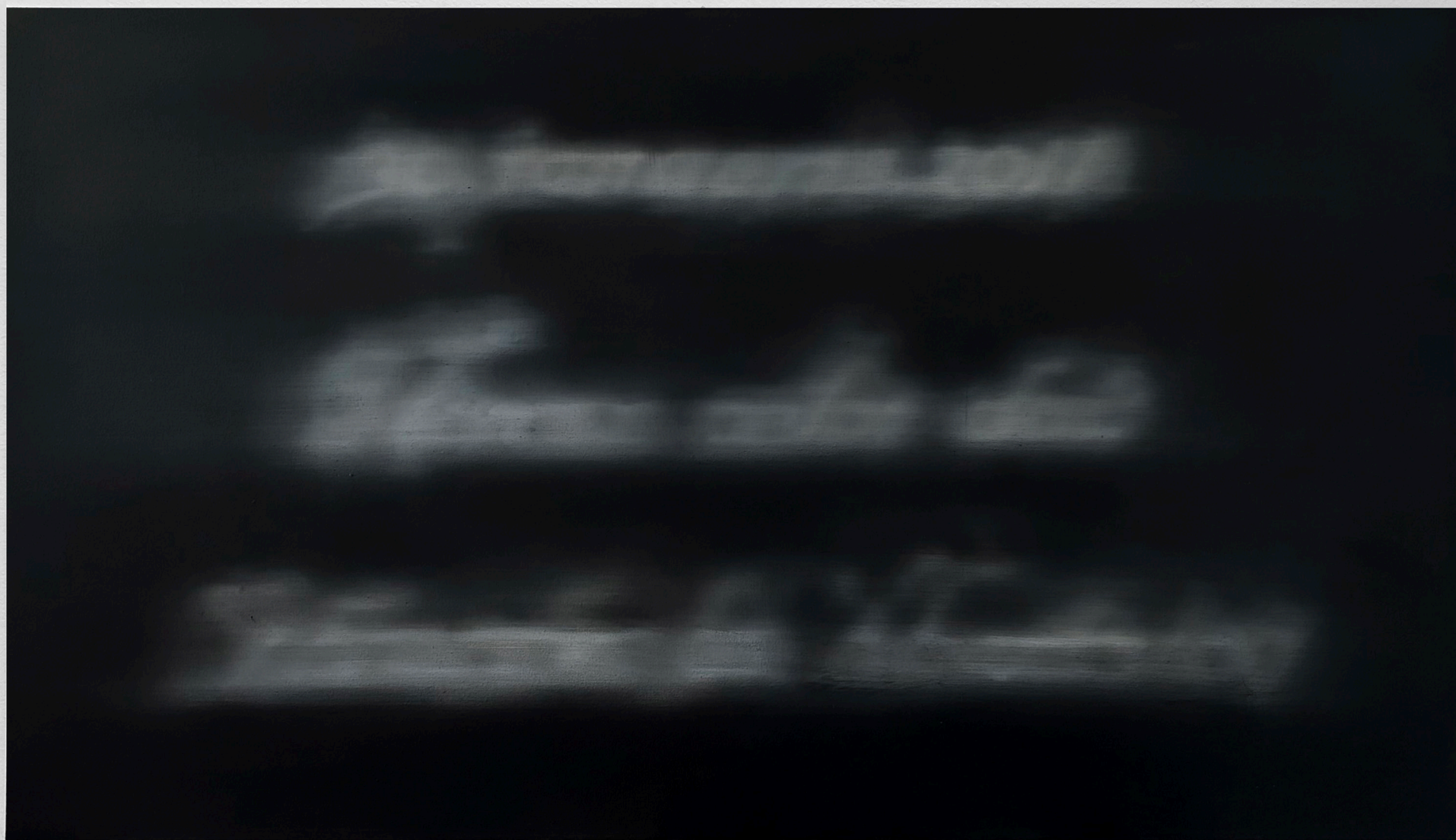
Cette série part d'anciens profils retrouvés via la Wayback Machine, un outil qui archive le web depuis 2001 et donne accès à des liens aujourd'hui morts. Les images peintes proviennent de comptes Doctissimo, Vimeo ou Leboncoin désormais inaccessibles. Il ne reste que des vignettes minuscules, pixelisées, sur lesquelles on ne peut plus cliquer. En les agrandissant par la peinture, des flous apparaissent, des lueurs, des formes incertaines, comme des ectoplasmes¹ numériques, vestiges d'identités disparues.

1. Référence aux photographies spirites du XIXe siècle, où des taches floues étaient interprétées comme des apparitions fantômatiques.

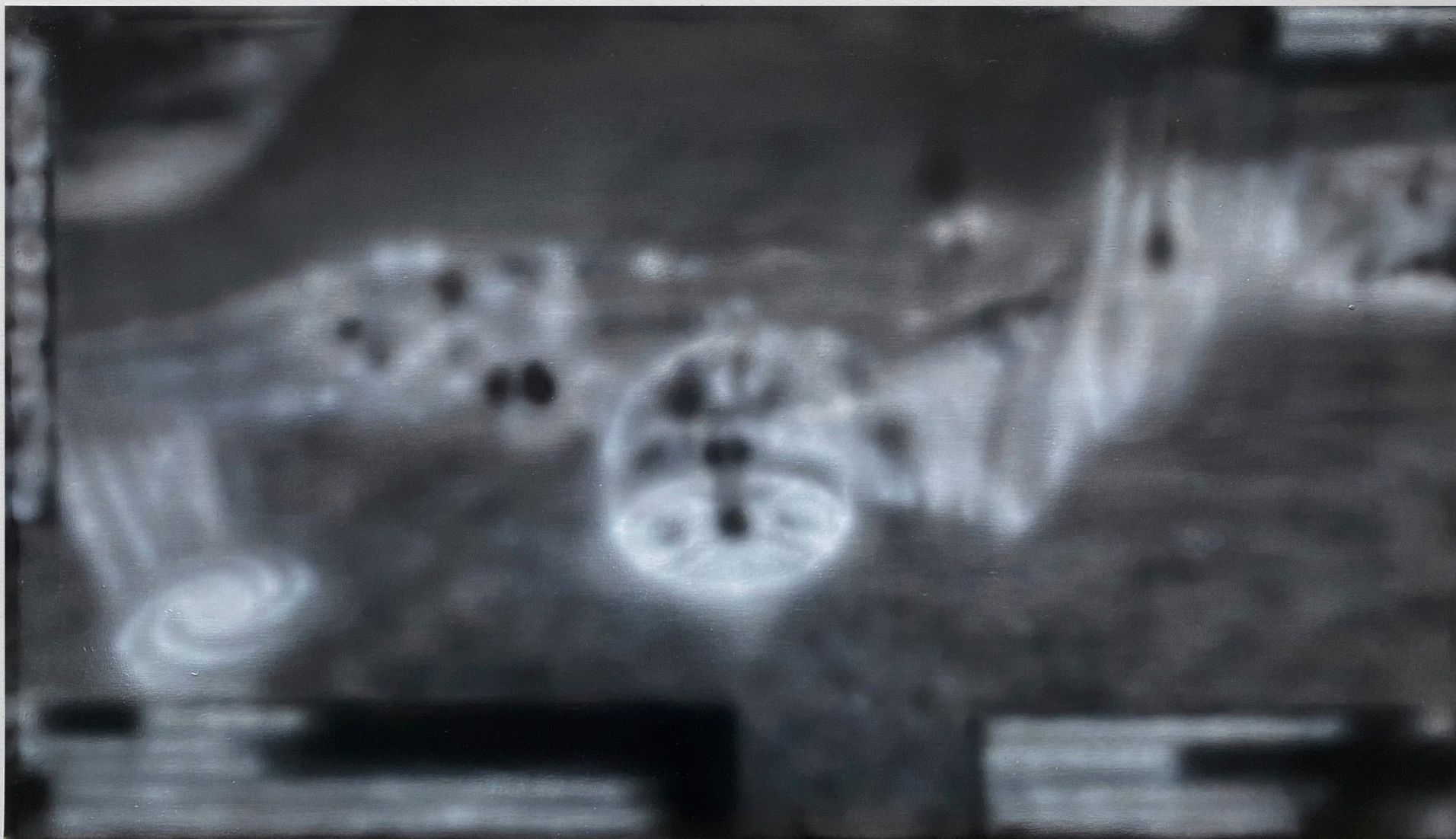
Caught,

peinture à l'huile sur bois, 45x45cm, 2022.

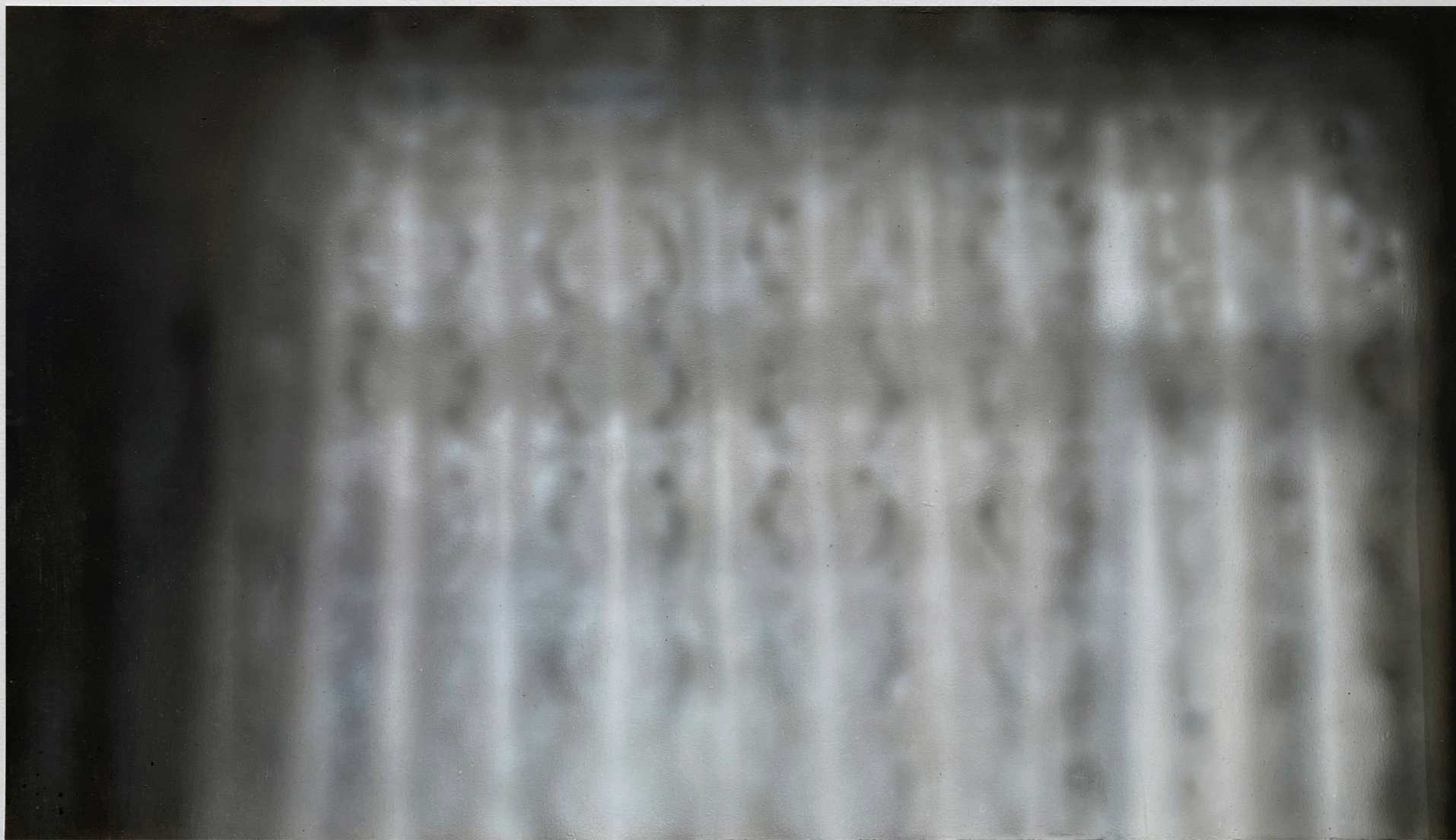
La constellation de Monsieur S., Galerie Eric Mouchet, 2025.



2011, série *Core Identity*, peinture à l'huile sur bois, 66 x 115 cm, 2025



Restauration, série *Core Identity*, peinture à l'huile sur bois, 66 x 115 cm, 2025



Shelter, série *Core Identity*, peinture à l'huile sur bois, 66 x 115 cm, 2025



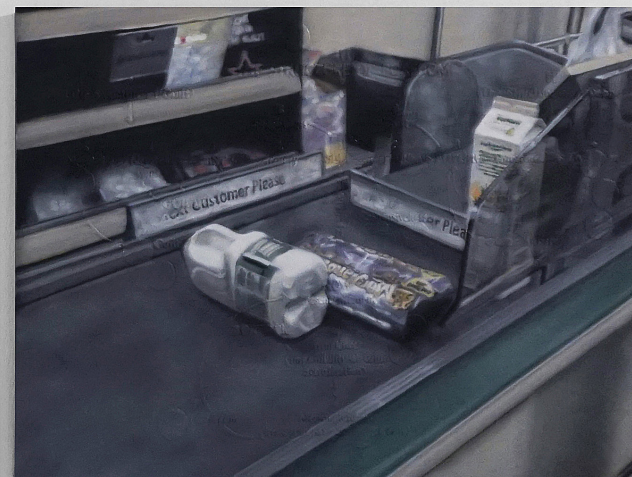
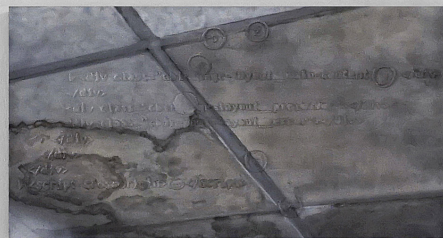
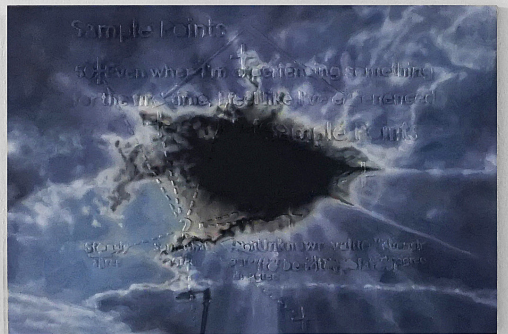
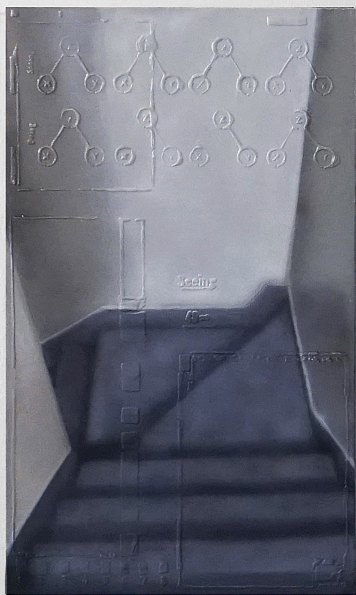
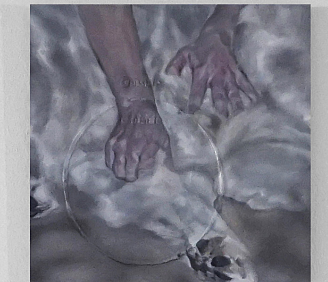
Ghost World, *Ghost Condensate, Metaxu, 2024.*

Ghost World mêle fragments de souvenirs numériques et symboles en relief issus de métadonnées et autres balises. La série contraste ces signes haptiques et immédiats avec des peintures d'un réel en latence, révélant le déséquilibre entre le banal et la complexité des systèmes qui tentent de le quantifier.

Structure of boredom, peinture à l'huile à l'aérographe sur bois et reliefs, dimensions variables, 2024.
Ghost Condensate, Metaxu, Toulon, 2024.



Structure of boredom, peinture à l'huile à l'aérographe sur bois et reliefs plâtrés, dimensions variables, 2024. **Ghost Condensate**, Metaxu, 2024.





To see any part of me,

There will never be a beautiful suicide, Pal Project, Paris 2022.

Je ne veux que personne, ni dans ma famille ni en dehors, ne voie la moindre part de moi. » Le 1er mai 1947, Evelyn McHale mit fin à ses jours en sautant de l'Empire State Building. Malgré sa demande explicite de ne laisser aucune image d'elle, une photo de son corps intact fut publiée dans Life Magazine sous le titre The Most Beautiful Suicide. La série s'ancre dans le souhait d'Evelyn McHale de disparaître sans laisser de traces. J'ai suivi son itinéraire possible entre Grand Central et l'Empire State en utilisant des caméras de surveillance en ligne. La série devient alors une enquête vaine — retraçant les pas d'un fantôme.

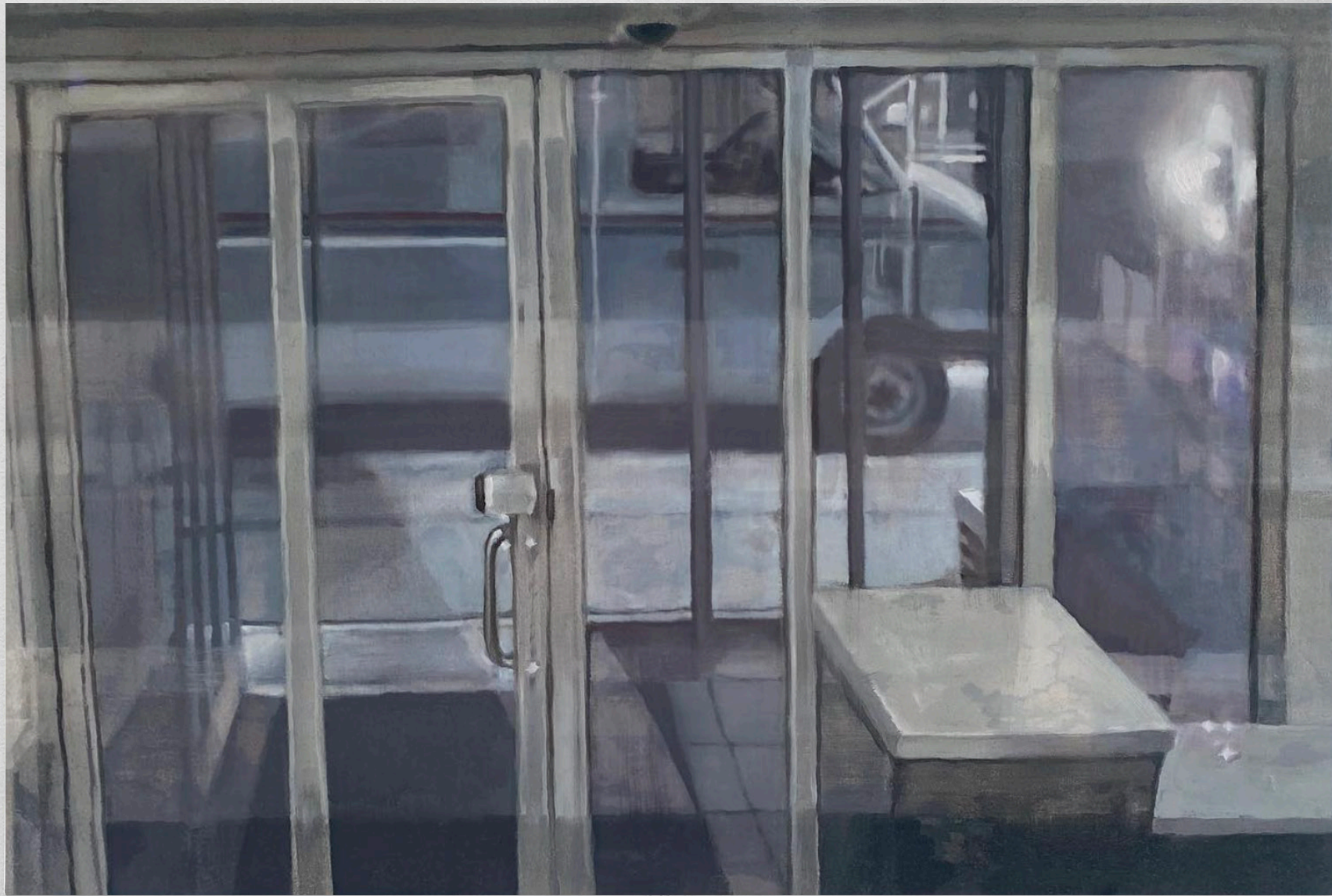
1. Note testamentaire d'Evelyn McHale.

To See Any Part Of Me,

peinture à l'huile sur bois, 39x27cm, 2022.

There Will Never Be A Beautiful Suicide, Pal Project, 2022.





206 East 71 Front Door 2022-10-02 07:43:33



Sun Oct 2 2022 08:03:44





Day One, 1faf9 space, Marseille, 2025.

Day One explore le temporalité infraordinaire du numérique. J'ai peint trois fois le même plan de caméra de surveillance avec un mois d'intervalle, révélant des scènes neutres sans action. Par cette répétition, je détourne la logique de surveillance et interroge l'épuisement d'un motif, jusqu'à ce qu'il s'imprime lentement, à la manière d'une brûlure d'écran - un *burn-in*.

Day One, série de 3 peintures à l'huile
sur bois, dimensions variables, 2025.
1faf9 space, Marseille, 2025.



Day One, série de 3 peintures à l'huile sur bois, dimensions variables, 2025.



Google Street View Birding,

Voir en peinture : la jeune figuration en France, MASC des Sables d'Olonne, 2022.

Cette série est née de la découverte d'une communauté Facebook, *Google Street View Birding*, où des ornithologues amateurs suivent virtuellement les oiseaux sur Street View.

Les fragments de Street View, souvent de mauvaise qualité, figent les oiseaux dans leur environnement, pris dans des artefacts numériques. Ces images, qui datent parfois de plus de dix ans, véhiculent un sentiment de nostalgie, capturant une époque où les oiseaux étaient plus nombreux.

GSVB, peintures à l'huile sur toile, 2022.

Voir en peinture : la jeune figuration en France,
Musée d'Art moderne et contemporain des Sables d'Olonne, 2022.



N°1, série *Google Street View Birding*, peinture à l'huile, 75x67cm, 2022. *Voir en peinture : la jeune figuration en France*, MASC des Sables d'Olonne, 2022.



Les Augures, 100% l'EXPO, La Villette, 2024.

Les Augures présentent de petites miniatures issues de Google Images, des images pauvres, compressées, déjà en ruine. À travers le tissu plâtré, elles deviennent des fragments minéraux, dans un état de décomposition.

Guidée par la recherche d'images similaires, la série met en lumière l'apophénie¹ propre à la vision algorithmique : formes et tonalités récurrentes, mais sujets hétérogènes.

En formulant des prédictions à partir de traces, les algorithmes agissent à la manière des Augures, « prêtres de l'Antiquité qui, du bout de leur bâton, traçaient un rectangle dans le ciel et observaient les signes susceptibles d'y apparaître² ».

1. apophénie : perception trompée, qui donne à une chose un sens autre que celui qu'elle recèle.

2. Pascal Quignard. Sur l'image qui manque à nos jours, arléa, 2014.

Les Augures, série de soixante peintures à l'huile sur tissu plâtré, dimensions variables, 2021/23.
100% l'EXPO, Grande Halle de la Villette, 2024.



Tide, série *Les augures*, peinture à l'huile
sur tissu plâtré, dimensions variables, 2022.
Voir en peinture : la jeune figuration en France, Musée Estrine, 2022.



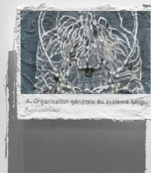
2013年撞向地球的陨石，在空中被不明物体拖拽解体，谜...

163.com



Groundman emits spiritual energy of
live soul vibration appears during
meditation with UV/Violet/2 spirit
vibrations

Forum Supranatural Bekasi
KASKUS



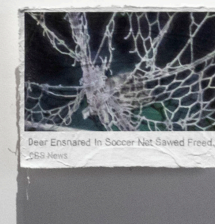
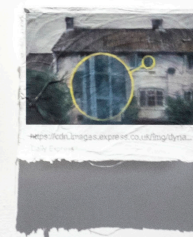
Histoire de la Terre, 100% l'EXPO, La Villette, 2024.

Histoire de la terre est une série qui explore l'image comme une superposition de temporalités hétérogènes, « *entre le temps long, profond de l'histoire de la planète ou de l'évolution des espèces qui la peuplent et le temps court d'une économie globalisée qui contribue à bouleverser leurs équilibres*¹ ».

Le point de départ est une capture accidentée : en tentant de photographier une image d'un vieux documentaire, le flash révèle des empreintes digitales sur l'écran, brouillant la lecture. La série prolonge les qualités plastiques de cet incident, ouvrant sur une forme d'archéologie de l'image, où strates de mémoire, de matière et de perturbation se confondent.

1. Szendy Peter. *Towards an Ecology of Images*, Les Éditions de Minuit, 2021

Histoire de la Terre, série de 3 peintures
à l'huile sur toile, dimensions variables, 2025.
100% l'EXPO, Grande Halle de la Villette, 2024.





Echoes, Installation composée de la série *Les Augures* et de la série *Histoire de la Terre*. 100% l'EXPO, Grande Halle de la Villette, 2024.

Louise Belin

Curriculum Vitae

Née le 23.10.1998
à Mantes-la-Jolie, FR.
Vit et travaille à Marseille, FR.

belinlouise@outlook.fr
(+33)6.67.79.08.05
Siret: 921022869 00017

EXPOSITIONS PERSONNELLES

2025 [À venir] **Longing**, serial galerie (Paris)
[À venir] **Exo**, duo show avec Anicet Oser (Paris)

2024 **Day One**, 1fa9f.space, vitrine (Marseille)
2023 **You are here**, Galerie IESA (Paris)

EXPOSITIONS COLLECTIVES

2025 **Outils, instruments et autres spectres**,
Musée des Arts et Métiers (Paris)
Un soleil à peine voilé, Galerie Vivienne (Paris)
La brume se lève, Julio art space (Paris)
Monsieur S., Galerie Eric Mouchet (Bruxelles)
Fill in the blanks, Galerie Quinconce (Montfort-sur-Meu)
Connecting the points, 40mcube (Rennes)
Sentinelles, Spiaggia Libera (Marseille)
Un tour de plus un jour de moins, art-cade* galerie,
Festival Parrallèle (Marseille)
Coalescence, Césure (Paris)

2024 **Liquidation Totale**, Pal Project (Paris)
Last Call, Sili (Marseille)
Unlock, Sili (Marseille)
Ghost Condensate, co-curation, Metaxu (Toulon)
100% L'expo La Villette, Grande Halle de la Villette (Paris)
La Relève : Énergies, art-cade* galerie (Marseille)
Portrait, CICA Museum (Gyeonggi-do, Corée du Sud)

2023 **Shadeless**, Metaxu (Toulon)
Ring Ring Ring, galerie Pal Project (Paris)
Voir en peinture : la jeune figuration en France (Volet III),
Musée des Beaux-Arts de Dole (Dole)
Trails, The Turner House (Cardiff, Pays de Galles)
Luciférases, Grande Nef (L'Aigle)
Biennale de Mulhouse 023, Motoco (Mulhouse)

Forbidden Cubi, plateau (Cassis)
Prix Juvenars-IESA 2023, lauréate, galerie IESA (Paris)
Voir en peinture : la jeune figuration en France (Volet II),
Musée Estrine (Saint-Rémy-de-Provence)
Ectoplasmes, Jeanne Barret, inauguration PAC (Marseille)
Landscape, plaster, tape, and pixel, L'Avant Galerie (Paris)

2022 **There will never be a beautiful suicide**, Pal Project (Paris)
Voir en peinture : la jeune figuration en France (Volet I),
Musée d'Art Contemporain des Sables d'Olonne (Sables
d'Olonne)
Murmurations - volet II, mastic collectif, Friche
Belle de Mai (Marseille)
Habitacles, Friche Belle de Mai (Marseille)
Buffalo Sauvage, mastic collectif (Marseille)

2021 **Immersion Rustique**, résidence puis exposition
au SHED (Maromme)
Cellule neutre, (Conches-en-Ouches)
Module 314, Centre Hospitalier du Rouvray (Sotteville)

2020 **Le hall**, Le Hall (Rouen)
Fenêtre sur rue, Galerie Martainville (Rouen)

RÉSIDENCES ET FORMATIONS

2025 **Villa Dufraine**, Académie des Beaux-Arts (Chars)
2024 **GENERATOR**, 40mcube (Rennes)
2023 **Luciférases**, L'Étang (L'Aigle)
2022 **Murmurations - volet II**, mastic collectif,
Friche Belle de Mai (Marseille)
2021 **Immersion Rustique**, SHED (Maromme)

PRIX ET BOURSES

2023 **Prix Juvenars-IESA 2023**, lauréate.
Prix critique Biennale de Mulhouse 2023, lauréate.

FORMATION

2022 **INSEAMM**, École des Beaux Arts de Marseille,
DNSEP obtenu avec « les félicitations du jury »
2019 **ESADHAR**, École des Beaux Arts de Rouen,
DNA obtenu avec « les félicitations du jury »

PUBLICATIONS & PRESSE

2025 [À venir] **Black Sun**, article et interview, *Technikart*
[À venir] **SOAP magazine**, publication collective
Alexia Abed, texte critique pour *Jeunes critiques d'Art*

2024 **Artist talk**, Artothèque de la Roche-sur-Yon
Thomas Maestro, texte critique
Podcast Square Meters, Alessandra Chiericato,
The Room Project
Escale #1 - 100% L'EXPO 2024, article d'Armand Camphuis
100 % L'EXPO : 5 young talents to follow, Harper's Bazaar
L'avant Courier, article

2023 **Voir en peinture, la jeune figuration française au musée
des Beaux-Arts**, reportage télévisé sur France 3
Voir en peinture, catalogue d'exposition
Voir en Peinture, Artaïs Art contemporain,
article d'Amélie Boulín
Nadiejda Hachami, texte critique
ISSUE 1, QUASI, publication de travaux
personnels et interview
**There will never be a beautiful suicide ISSUE #12, Pal
Project**, publication de travaux personnels et interview
Andy Rankin, texte critique
Jeanne Mathas, texte critique

2022 **Catalogue des artistes, Biennale de Mulhouse**, publication
Andréanne Beguin, texte critique
Alexia Abed, texte critique
Élisa Farran, texte critique

WORKSHOPS ET ASSOCIATIF

2024 **Sili**, ouverture de l'atelier d'artistes et lieu d'exposition avec le
collectif mastic (Marseille)
Aide de la DRAC, Allocation d'installation d'atelier pour *Sili*
EAC avec scolaire dans le cadre de l'exposition *Ghost*
Condensate au Metaxu (Toulon)

2023 **Luciférases**, assistance pour la résidence à L'Étang (Perche)

2021 **Mastic**, co-fondation du collectif d'artistes et de professionnels
de l'art

AUTRES

2024 **Domofon**, painting for the EP cover *xerox*,
label Sing Sing Soundsystem (Prague)

textes, publications

Mathilde Delli, 2025

Après une résidence/expérience de sept mois à la Villa Dufraine, entourée de sept artistes et du curateur Andy Rankin, Louise Belin révèle ses peintures entre vidéosurveillance et abstraction, qui nous font cligner des yeux.

« Pendant sept mois on a été coupé du monde, tous fraîchement diplômés des Beaux-Arts. Andy Rankin a imaginé qu'on était un collectif résistant à une éruption solaire apocalyptique, qui aurait désactivé les ondes électromagnétiques des écrans. » Comment peindre les traces de la fin du monde ? L'artiste de 26 ans a travaillé pour *Un soleil à plein voilé* sur l'effet technologique des burn-in « Les brûlures d'écrans adviennent sur des images opérationnelles fixes, comme celles des caméras de surveillance ou des drones. Ce sont les empreintes fantomatiques d'une image qui est restée trop longtemps affichée à l'écran et qui l'a littéralement brûlé. » Cette base d'images issues d'internet depuis laquelle Louise Belin œuvre, n'a pas de but esthétique mais une visée opératoire « Je les déprogramme par la peinture et déjoue leur promesse de clarté. » L'artiste s'est particulièrement intéressée aux webcams météorologiques d'amateurs, qui filment les mêmes paysages depuis le même point fixe « Ce monde technologique qui ne s'arrête jamais, qui filme du rien, ces zones géographiques qui ne sont pas couvertes par les institutions. » Sur la toile, les teintes délavées et laiteuses nous renvoient notre fatigue du regard face à nos écrans qui s'acharnent à capturer le temps. « Il y a un jeu sur les temporalités : La météo est une prédiction mais j'en peins les traces. » De cet amas d'archives floues, Louise Belin crée une installation où dialoguent ses dix peintures, telle une cartographie imaginaire. Le long du sol, notre regard se perd sur un phénomène pictural : « filmée en mauvaise qualité, le soleil se retrouve écrasé par une tache noire. » Entre persistance rétinienne et caractéristiques de la ruine, les toiles de Louise Belin nous questionnent sur ce que nous voyons : des réminiscences survivantes ou les fantômes de l'apocalypse à venir ?

Mathilde Delli, critique.
Texte publié dans Technikart.

Andy Rankin, 2025

Le burn-in désigne l'incrustation d'une image fixe restée trop longtemps affichée sur un même écran, laissant une trace fantomatique, indélébile. Cette brûlure de surface se rapproche de la persistance rétinienne que peuvent expérimenter les yeux humains.

L'installation de Louise Belin rassemble plusieurs séries d'images issues de webcams météorologiques, de documents amateurs et de captations de caméras de surveillance. Ces images, récupérées à différents intervalles durant le temps de résidence, toujours prises depuis un même point fixe, reviennent en boucle comme autant de tentatives artisanales de capturer le temps. On y voit le ciel, des intérieurs, des maisons, parfois le soleil lui-même, sous la forme d'un « black sun », filmé par des caméras de mauvaise qualité qui transforment l'astre en halo dégradé. La matière visuelle est compressée, pixelisée, fatiguée par la répétition et le partage en ligne. Parfois, le texte incrusté par la caméra apparaît en filigrane, signal parasite qui fait office de métadonnée.

L'installation, pensée comme un ensemble de cycles qui se répondent, se déploie comme une stratification d'empreintes instables du temps qui passe. Quelques protubérances discrètes ponctuent l'installation, comme pour signaler la présence de données latentes, de notifications dissimulées, d'inscriptions fantômes.

Ce travail puise ses sources dans les communautés de prévisionnistes météo amateurs. Louise Belin s'est plongée dans ces univers parallèles, où des passionnés inventent leurs propres savoirs météorologiques. Habitant des zones peu couvertes par les services officiels, ou sceptiques face aux données déjà produites, ils bricolent leurs outils, publient leurs relevés, partagent leurs flux vidéo. Ces pratiques alternatives produisent une archive hybride, entre observation scientifique et récit subjectif.

L'artiste s'y intéresse non pour en vérifier la validité, mais pour capter la force de ces images pauvres : elles disent la fatigue du numérique, la fragilité des savoirs situés et la persistance d'une mémoire qui s'imprime malgré elle. En travaillant ces documents à priori modestes, Louise Belin nous rappelle que nos technologies contemporaines, si elles paraissent transparentes et rationnelles, fabriquent déjà leurs propres fantômes. Les brûlures d'écran, les images compressées, les archives bricolées par des communautés périphériques deviennent autant de légendes numériques. Elles témoignent d'une parenthèse fragile : celle de nos infrastructures actuelles, dont l'autorité pourrait un jour vaciller pour devenir sujet de complots et de bricolages.

Andy Rankin, critique et curateur.
Texte écrit dans le cadre de l'exposition *Un soleil à peine voilé*, Galerie Académie des Beaux-Arts.

textes, publications

Leïla Couradin, 2025

Louise Belin s'intéresse aux images pauvres, floues, « fatiguées » ou « abîmées », aux images qui glitchent, qui constituent une masse informe et mutante sur Internet. Comme des souvenirs sans importance que l'on ne chercherait pas à retenir mais qui demeurent, pixelisés, en arrière-plan. C'est dans ce décor numérique pensé comme un espace de résistance que l'artiste voyage ; elle observe des oiseaux sur Google Street View, mène des enquêtes via des caméras de surveillance à Manhattan, rencontre des communautés de Life loggers...

À la recherche « d'images similaires » sur Internet, partageant l'auctorialité de l'œuvre avec l'intelligence artificielle, dans une version actualisée du protocole de la dérive, Louise Belin prélève dans le flux continu des images aux sujets antinomiques, rapprochées selon un principe d'affinité formelle. In-saisissables, elles se suivent et se ressemblent, comme si, ainsi associées, elles se contaminaient les unes les autres, révélant l'absurdité de la logique supposée imparable des algorithmes.

À travers sa pratique, elle nous propose un contrepoint « satisfying » au gouffre vertigineux (« rabbit hole ») dans lequel on plonge en scrollant sur les réseaux, sautant d'une recette de cuisine à un appel humanitaire sur fond de vidéo de guerre, en passant par un tuto makeup. Elle utilise de la peinture à l'huile pour réincarner ces « ruines du virtuel », ces images aux contenus insignifiants sur la toile. Qu'il s'agisse de miniatures de vidéos YouTube, peintes en petits formats sur un tissu plâtré, de vastes paysages peints à l'huile sur toile, ou de bas-reliefs peints à l'aérographe, notre regard glisse alors sur les œuvres, comme soulagé par ce que l'on appelle en musique une « résolution », le procédé de transformation d'une dissonance en une consonance.

Face à ces peintures qui nous séduisent, il semble impossible de ne pas relier les points ou combler les vides, projeter sur les surfaces nos pensées immédiates comme devant un test de Rorschach. Dans le travail de Louise Belin, la surcharge d'informations numériques, matérialisée par des images vivantes sorties de l'écran, ne nous pousse-t-elle pas à développer une nouvelle stratégie de création de sens, révélatrice de notre inconscient collectif ?

Leïla Couradin, critique et curatrice.

Alexia Abed, 2025

[Extrait]

En regardant d'en bas ce que les dispositifs de surveillance produisent, Louise Belin fait parler les angles-morts. Le monde s'évapore dans le flou d'un horizon absent. Sachant que forme, fantasme et fantôme partagent la même étymologie, la tâche serait-elle devenue le motif de prédilection, une icône ?

Elle fouille dans nos états de repos qui ne peuvent pas être instrumentalisés ou contrôlés. Ses œuvres sont autant de stratégies de résistance au capitalisme tardif. Peindre ce qui s'efface, c'est peut-être refuser de céder.

[...]

En figeant ce qui est mobile et immatériel, Louise Belin restitue ses errances dans les limbes d'internet. L'organisation éclatée des peintures sur les murs compose une sorte d'atlas inachevé. Dans *Echoes* (2024), la myriade de faux écrans dévoile une logique aléatoire. Les formes et les couleurs dialoguent et se répètent. Elles se contaminent. Alors ces paysages atmosphériques n'expriment plus que leur séparation avec le monde. C'est sûrement de là que vient leur immense froideur. Pour la série *Les Augures* (2023), Louise Belin adapte son *modus operandi*. Cette fois-ci, elle nourrit le moteur de recherche en choisissant des parties des œuvres de chaque artiste de l'exposition *Shadeless* (2) : Lana Duval, Morgan Patimo, Léo Dupré, Carole Mousset, Lucien Lejeune, Kylian Zeggane et Marie-Myriam Soltani. Leurs œuvres suggèrent une migration verticale vers l'immensité des océans violet-noir. Aux confins des plaines abyssales ne semble subsister que le vide infécond. Pourtant, ici bas, un bestiaire grouille. Ces créatures estompent les démarcations entre leurs corps poisseux et l'environnement. Pour survivre dans l'en-dessous, il faut imiter, éblouir ou s'effacer.

Elle fait siennes ces trois stratégies pour naviguer dans les low worlds.

Si les métaphores liquides (3) du capitalisme numérique s'imbibent dans notre langage, alors Louise Belin ne parle que ce dialecte. À l'instar des différents états de l'eau, tantôt solide, liquide, gazeux ou visqueux, Les Augures incarnent des lieux confus qui nous échappent et nous révèlent. Elle matérialise la liquidation de tout. Nous voici englué-es dans un flux ingérable, mou, flou et soluble.

Adieu l'information, bonjour l'informe, épuisant à déchiffrer.

Alexia Abed, critique, curatrice et historienne de l'Art.
Texte écrit pour *Jeunes Critiques d'Art*.

textes, publications

Armand Camphuis, 2024

[Extrait]

Louise Belin, quant à elle, propose l'une des seules installations exclusivement picturales de l'exposition. Sur deux murs blancs, un nuage d'huiles sur toile et sur tissu plâtré essaime en deux séries : Les Augures et Histoire de la Terre. Dans la première, l'artiste reproduit des résultats de recherches Google Image présentant des articles d'information insolites, complotistes, ou vaguement inquiétants. On y retrouve, par exemple, l'image d'un cerf pris au piège d'un filet, comme étouffé par cette toile d'araignée artificielle, et celle de deux policiers japonais mesurant une sphère mystérieuse échouée sur une plage.

Le travail de Louise Belin, diplômée des Beaux-Arts de Marseille en 2022, est intimement lié à la question du temps. D'une part, les recherches qu'elle entreprend pour trouver les sujets de ses œuvres sont quasiment archéologiques : il s'agit de fouiller les archives d'Internet, de suggestion en suggestion, à la recherche des vestiges d'une civilisation. À ce détail près que cette civilisation n'est pas encore passée, c'est la nôtre, et que ces vestiges offrent un regard original sur nos préoccupations présentes.

Paranormal, OVNI, phénomènes climatiques ou spatiaux, Belin dresse une chronique de nos inquiétudes comme vues depuis le futur. D'autre part, la matière même des œuvres porte la marque du temps. Le plâtre qui enduit les toiles les transforme en pierre, comme si elles étaient déjà fossilisées. Ce lent travail géologique se heurte brutalement à un présent hyperconnecté, ultrarapide, et attire notre attention sur les ruines que notre société produit.

Par cette installation, Louise Belin nous invite à prendre un pas de recul, à sortir de la frénésie du présent pour contempler les traces que nous allons laisser sur Terre. La question écologique est évidemment centrale dans ces séries qui interrogent également notre rapport à l'information instantanée et l'intensification de nos modèles économiques à court terme. En faisant se rencontrer deux échelles de temps radicalement différentes, l'artiste nous confronte à la vanité de nos préoccupations actuelles au regard du présent géologique.

Armand Camphuis, journaliste et historien de l'Art.
Article écrit dans le cadre de l'exposition *100% l'EXPO*, La Villette.

Thomas Maestro, 2024

[Extrait]

Il se pourrait que l'information soit une matière vivante, malléable. Elle se transformerait en fonction de qui s'en empare, de qui décide de la faire passer. L'information, au sens général, serait en fait apte à refléter les préoccupations de celui ou celle qui l'attrape puis la passe à son tour. L'information pourrait donc être un réceptacle qui se remplit à chaque passage. Mais ses bords sont souples et se transforment en fonction du contenu qu'elle intègre.

Une curieuse information circule sur un forum Reddit sous le nom de "ghost condensate" : étant difficile d'expliquer certains phénomènes liés à l'univers (son expansion, l'accélération cosmique...), il est alors plus aisé de remplir les zones d'ombres d'une théorie grâce à une autre plus farfelue. Les scientifiques emploient le terme «ghost» (fantôme) car il est plus commode d'envisager qu'un phénomène puisse être causé par quelque chose dont l'existence est hypothétique, plutôt que d'admettre son impossibilité. On préfère alors jouer sur le registre du doute. Sur ce même forum Reddit, d'autres spéculations abondent, parfois qualifiées de complotistes, cherchant à tirer la part fictionnelle de chaque réalité pour lui donner une importance démesurée, parfois au détriment de la rationalité. Ces savoirs sont aussi des "ghost condensate", un imaginaire développé car l'espèce humaine a démesurément peur du vide.

[...]

Données, traces, vertige... Louise Belin entreprend une dérive dans les espaces numériques. Aidée par les algorithmes, elle récolte des images banales qui deviennent ensuite des peintures. A leur surface se trouvent des symboles en relief. Ce sont des graphiques ou les métadonnées de ces images, habituellement invisibles et incompréhensibles pour la plupart des usagers d'internet. Ces traces se révèlent comme un récit captif de l'image, cherchant à s'échapper pour révéler leur nature profonde.

[...]

Thomas Maestro, critique et curateur du CAC Brétigny.
Texte écrit dans le cadre de l'exposition *Ghost Condensate*, Metaxu.

textes, publications

Alexia Abed, 2024

Daydreaming. Bedrotting. Shifting. Pour sa première exposition personnelle, Louise Belin nous accompagne dans les dérives improductives de la fatigue mentale et de la paralysie physique. Endormi·e ici et éveillé·e ailleurs ? L'exposition en est-elle pour autant une ôde à nos angoisses ?

Nous invite-t-elle plutôt à les fuir, en s'inventant une réalité désirée ? À partir sans quitter sa chambre ? Son titre nous en assure. You are here est le mantra que se répètent les shifters. Au milieu de la galerie, un semblant de lit, une couette et des oreillers plâtrés disposés en spirale. Sur les murs, six peintures à l'huile sur bois ornées de broderies, comme autant de supports à l'auto-hypnose.

Louise Belin mène des balades hasardeuses dans les tréfonds d'Internet pour glaner des images low quality qui irriguent son répertoire pictural évanescent.

Conduite par cette chasse aux images pauvres et son envie de se dérober au monde, elle scroll. Elle flâne sur des forums où les internautes partagent leur quête de signes de vie extraterrestres. Les photographies nébuleuses, capturées sur Mars par le robot Rover, agissent comme un buvard à ses envies d'ailleurs. C'est la genèse de la série leave>ok.

Les six peintures déclinent ces paysages désorientés par une profondeur réduite à néant. Compressées, pixelisées, elles partagent les qualités des images qu'elles imitent. Les couleurs grisâtres et les surfaces boursouflées des broderies absorbent les motifs. Ne demeurent que des traces fatiguées qui rendent la narration impossible à identifier avec certitude.

Des points d'ancrage, s'ils en sont, piègent notre regard : flèches, cercles rouges, zooms encadrés et autres symboles propres au clickbait. Or, ces signes flottants ne pointent nulle part, sinon le vide d'un monde inhospitalier duquel il faut s'extraire. You are here en est l'issue.

Alexia Abed, critique, curatrice et historienne de l'Art.

Jeanne Mathas, 2024

C'est le réel, et non la carte, dont des vestiges subsistent çà et là, dans les déserts qui ne sont plus ceux de l'Empire, mais le nôtre. Le désert du réel lui-même.

- Jean Baudrillard, Simulacre et Simulations

Dans ses images, Louise Belin sème ce que le monde numérique rejette. Reliquats d'actualités maintenant désuètes, dépouilles de visions qui furent un jour au premier plan; noyées sous un flux digital illimité. Flâneuse des Internet, elle glane et construit couche par couche son atlas mnémotique. Elle dessine ainsi des constellations ou trouvent à se nicher ces représentations survivantes qui ont, un temps, cessé d'exister. Louise Belin se révèle en artiste psychopompe et dialogue avec un au-delà virtuel, ces failles du web où les images se cachent pour mourir.

Ces icônes contemporaines conservent dans les aspérités de leurs surfaces les greffes d'ères numériques qui nous dépassent. Elle nous montre que l'histoire n'est bien qu'une « succession de renaissances et de recommandements » (Henri Meschonnic). Mais ces figures sont ambivalentes. Tantôt archivistes, tantôt augures, elles font déborder les signes et le temps.

Le miroitement d'une vague, la gueule d'un chien béante, l'ombre d'une silhouette ou le halo d'une éclipse se répandent sur les murs en pléiades ouvertes sur un univers digital peuplé de chimères et de fantômes. En ne prélevant que d'infimes détails de ces écosystèmes, l'artiste décale l'attention sur ces simulacres que l'on ne veut plus voir, ces inscriptions que l'on ne souhaite plus lire. Vient alors le temps du déchiffrement, le temps long de la contemplation et de la compréhension pour rendre à ces images cueillies l'espace d'exister à nouveau. Le langage de Louise Belin est un esperanto visuel qui interroge nos manières, souvent avides et brutales, de consommer les représentations.

Jeanne Mathas, critique et curatrice
Texte écrit dans le cadre de *Nous sommes au regret*, 2023

textes, publications

Nadiejda Hachami, 2024

Des centaines d'images dites "pauvres", contenus abimés et pixelisés par leurs nombreux voyages dans les méandres d'internet, représentent la matière principale du travail de Louise Belin. Dans sa série en cours *Les Augures*, elle puise dans l'outil de reconnaissance d'image la source infinie de modèles pour ses prochaines peintures. De même, l'imagerie de l'apparition et du paranormal au sein des réseaux sociaux devient source intarissable d'inspiration.

Dans cette nouvelle série *How to boost your aura*, la peintre porte son attention sur les dérives de la néo-spiritualité et l'avènement des applications de "self-tracking" qui proposent aux utilisateur·ice·s une amélioration quotidienne de soi-même. Les images peintes ici proviennent de sites ésotériques. Leurs couleurs évoquent les 7 points énergétiques des chakras. Puis, Louise Belin parasite ces images en filigrane: elle y ajoute des extraits de symboles issus d'applications permettant de noter la qualité de notre sommeil ou bien encore de calculer notre taux de bonheur.

Nadiejda Hachami, critique, curatrice. Texte écrit dans le cadre de l'exposition *La Relève, Énergies* à la Galerie Arcade,

Alexia Abed, 2023

Parasitées par les traces du virtuel, les peintures de Louise Belin transposent les contenus de l'écran digital à la toile en perturbant les perspectives, désorientées par une profondeur réduite à néant. L'artiste mène des balades hasardeuses dans les tréfonds d'Internet, glanant des images low quality qui irriguent son répertoire pictural évanescent. Leurs retranscriptions générées par IA, comme autant de fragments recomposés dans ses tableaux, rendent la narration impossible à identifier avec certitude. Les supports en tissu plâtré agissent comme des buvards, une palette de mauves est absorbée par la texture et contraste avec la présence de tâches blanches. Ces éblouissements, flashes aveuglants ou lumières caustiques, renforcent l'impression d'un réel halluciné. Ici et là, les paysages s'évaporent et les formes s'éclipsent dans le flou d'un horizon absent.

Pour les quatorze peintures inédites de la série *Les Augures*, Louise Belin répète ce processus, en choisissant pour point de départ des bribes des œuvres de chaque artiste participant·e. Ses créations rendent possible des dialogues sporadiques entre les objets, comme le reflet trouble d'une même représentation.

Alexia Abed, critique, curatrice et historienne de l'Art. Texte écrit dans le cadre de l'exposition *Shadeless* au Metaxu.

textes,
publications

Andy Rankin, 2023



Louise Belin - «Conspiracy Nuts, série Augures, peinture à l'huile sur tissu plâtré, 20*16cm 2022

Cette œuvre est une peinture sculpturale, ou une sculpture peinturlurée, c'est selon. Elle consiste en un tissu trempé dans du plâtre puis séché au soleil, sur lequel est peint une miniature semblable à celle que l'on peut retrouver sur Google image. Cette œuvre d'une extrême fragilité est minuscule, soit 20 par 16 centimètres. On distingue ainsi le début d'un titre racoleur du mirror, un périodique anglais, au-dessus duquel se trouve une sorte de flamme perdue dans un camaïeu de gris, reproduisant la qualité dégradée des images dupliquée à l'infini dans les méandres d'internet. L'artiste glâne ses images au gré de ses pérégrinations sur le world wide web, utilisant la reconnaissance par image similaire, un outil mis en place par le moteur de recherche le plus utilisé du monde. Or les algorithmes sont construits de manière à ne présenter que les contenus les plus viraux, ce qui mène à une surreprésentation d'informations complotistes, dont la pensée est apophénique, autrement dit, qui relie entre elles des données qui n'ont aucune raison logique d'être réunies. Cette œuvre en particulier ne s'apparente pas forcément à la pensée dite alternative, car sa source renvoie aujourd'hui à un lien mort, il est ainsi impossible de savoir ce que cette image signifie réellement. De ce test de Rorschach improvisé s'esquisse une réflexion profonde sur l'importance donnée à l'information dans nos économies de l'attention à l'obsolescence programmée.

Andy Rankin, critique et curateur.

Texte écrit dans le cadre de l'exposition *Ring Ring Ring*, Pal Project.

Andréanne Béguin, 2023

Louise Belin transforme capitalisme numérique en un site archéo-technologique inépuisable faisant naître sa peinture dans les méandres et les vestiges d'internet. Série par série, elle explore les puits sans fond que sont les portails comme Google, Youtube, les réseaux sociaux, comme Facebook, et s'amuse avec leurs architectures, leurs outils, leurs activités, leurs dérivés et leurs usages : recherche par image, générateur vidéo à 0 vue, street view, groupes et communautés en ligne. Elle y traque les images pauvres que l'on surproduit et surconsomme, tente de les saisir au vol de leur circulation effrénée, fouille les limbes d'internet pour excaver celles qui sont peu répertoriées, qui tout en étant là quelque part n'existent ou n'ont existé pourtant pour un nombre infinitésimal d'internautes. Cette recherche patiente révèle la tension, propre à internet, entre une forme hypermnésie, qui stocke tout dans l'espace virtuel, et une forme d'obsolescence inévitable, où la masse engendre une disparition inévitable des contenus. Sans apporter un jugement péremptoire, mais plutôt en le traitant comme une source et une matière plastique, l'artiste laisse entrevoir que les dimensions prises par cet outil internet ont largement dépassé l'entendement humain. Dans la série Les Augures, à partir de la recherche par image de Google, elle joue avec l'algorithme passant d'une image numérique à une image peinte, un rebond qui finit par prendre au piège l'algorithme et l'épuise. Ces erreurs de reconnaissance lui permettent de naviguer dans des analogies de formes, de contours, de couleurs, sans pour autant que les sujets des images n'aient de cohérence. Pour Google Street View Birding, elle a infiltré un groupe Facebook de web-ornithologues, qui faute de temps dans la vie réelle, identifie les oiseaux sur Google Street View. Outre l'absurdité latente entre la temporalité organique et la temporalité en ligne, la qualité des zooms successifs et la détérioration de l'image l'intéressent plus que les considérations animalières qui animent les membres.

En effet, les altérations numériques qu'internet impose aux images par ces compressions multiples, ces copies de copies, ces conversions et transferts entre différents formats et différents canaux créent une matérialité numérique imprévisible que l'artiste transpose en une matérialité plastique. Si elle peint de façon fidèle ce qui s'affiche sur son écran, les possibilités picturales lui permettent d'accentuer les effets numériques : flou, pixélisation. Les supports choisis pour ces peintures – toile, bois, tissus – viennent apporter leurs propres reliefs et aspérités et se mettent au service de cette archéologie. Pour Les Augures, elle peint les miniatures Google sur des tissus emplâtrés – dont le blanc rappelle le fond uniforme du moteur de recherche – et dont les manques de la matière font flotter l'image entre linceul et ruine.

Cette technique picturale renforce la fugacité du sujet des peintures et brouille les pistes d'identification et de compréhension de l'image. Plus celle-ci est

textes, publications

noyée dans un flux continu de circulation, plus elle perd ses détails, parfois jusqu'à une forme d'abstraction, démultipliant les possibilités de lecture, comme une tâche de Rorschach répétée à l'infini. En plus des effets visuels, l'artiste exploite aussi les potentialités sémantiques qui dérivent de ces interfaces internet et de leur fonctionnement. La perte de repère glisse rapidement vers le surnaturel : les contours floutés, les flashes, les dédoublements provoquent des hallucinations immobilisées dans l'écran. Ici annonceurs des phénomènes météorologiques, là révélateurs de spectres et de signes occultes ou encore d'une présence d'extra-terrestre autour de nous. Cette forme de manipulation accidentelle, de trahison de la réalité par un médium impacte la perception de notre monde tangible et nourrit aussitôt des élans complotistes, que l'artiste désamorce pourtant en les fixant picturalement. Elle témoigne d'une fascination pour le surnaturel, une quête de l'ailleurs, mais aussi une certaine forme de crédulité inquiétante, où croire ne devrait plus se suffire de voir. Pétrie de doute, notre civilisation s'en remet à une génération d'Augures 2.0 pour tenter de lire des signes. Ses peintures nous plongent dans la fabrique d'un inconscient collectif qui exprime des choix, manifeste des préférences, des habitudes et produit un langage visuel, rendu cryptique à force de translations. Pour les Augures, en copiant les images, l'artiste recopie aussi les quelques éléments textuels qui les accompagnent sur l'interface de Google. Ces légendes tronquées, rédigées dans des langues différentes, se retrouvent juxtaposées, selon les compositions d'accrochage, créant une sorte de cadavre exquis, plus ou moins sensé ou poétique.

À la manière de Blow-Up, Louise Belin poursuit les conditions d'apparition d'une image sur nos écrans. La série Google Street View Birding est pensée comme une véritable enquête, une observation par l'immersion de ces passionnés d'ornithologie et de leur obsession.

Elle fait également des allers-retours entre ses propres passages et empreintes sur le web, comme pour la série Ce jour-là, il y a 12 ans où elle peint à partir des souvenirs qui pop-up sur son compte Facebook, et les passages d'autres inconnus, comme pour la série To See AnyPart Of Me dans laquelle à partir de vidéo en libre accès de caméras de surveillance à New-York, elle tente de retracer l'itinéraire de Evelyn McHale avant son suicide depuis l'Empire State Building. Cette recherche de la trace qui anime l'artiste est rendue possible par une forme de persistance rétinienne qu'internet met en œuvre selon ses propres logiques d'enregistrement sempiternel et qui semble mettre échec toutes les nécessités prégnantes de la protection des données personnelles et d'une sobriété numérique.

Andréanne Béguin, critique, curatrice. Texte écrit dans le cadre de Biennale de Mulhouse 023, la jeune création dans l'art contemporain au Motoco.

Élisa Farran, 2022

« Je peins des fantômes qui m'échappent, des souvenirs qui ne sont pas les miens »

La pratique de Louise Belin se construit en regard de l'image numérique et de ses modes d'existence. Derrière la surproduction et la surconsommation d'images il y a la réalité du vide et de ce qu'elle-même nomme les ruines du virtuel, ces images fatiguées par le voyage numérique qui n'existent plus en tant que sujet d'attention mais subsistent en tant qu'objet dans leur matérialité essentielle. La peintre cherche à les révéler comme un archéologue le ferait en constituant un atlas entre mémoire virtuelle et psychique qu'elle inscrit elle-même dans le projet plus ambitieux d'écologie des images ébauché par Susan Sontag. Pour collecter ces images pauvres, Louise Belin répète toujours le même processus : une dérive sur le net de liens en liens par association d'images similaires jusqu'au moment critique où l'algorithme s'épuise. Peindre ces images lui permet de créer un nouveau type d'attention autour d'elles, de ralentir leurs réceptions. Les formats sont variables mais la plupart restent petits pour souligner la fragilité de la ruine. Ce moment précieux de déliquescence avant la disparation. La peinture de Louise Belin est là, à la marge, dans cet entre deux, aux confins de la mémoire et de l'oubli, dans une lisière plastique où le sujet depuis longtemps disparu laisse place à une nouvelle existence.

La série des Augures représente des miniatures tirées de Google images. Comme les fameux Augures, prêtres de l'Antiquité qui lisaient le ciel dans un grand rectangle dessiné au sol, la peintre cherche la faille, le signe, la trace d'une incertitude dans les algorithmes. Pour cela elle choisit de images d'appât (les miniatures), qui privilégient la vitesse d'apparition à la qualité. La première image a été peinte, photographiée, puis redonnée au moteur de recherche pour en trouver des ressemblantes. Bien que les images résultantes présentent des similitudes liées à la composition ou la couleur, les sujets sont hétérogènes.

La série Google street View Birding est née à la suite de la découverte d'un groupe Facebook intitulé Google Street View Birding. Ses membres passionnés d'ornithologie pratiquent leur passion virtuellement sur Google Street View. Les images publiées sont des zooms qui rendent les oiseaux difficilement identifiables. Les pixels et autres artefacts numériques les confondent à jamais au décor, les figeant dans une temporalité arrêtée. À Rome, les Augures tirent les auspices. Auspicia se traduit étymologiquement par « oiseaux-regarder ». Ces visions d'oiseaux en train de voler se disent en latin inauguration. « La scène qui s'y inaugure » bien sûr, par définition, ne s'y trouve pas encore. » Pascal Quignard (Sur l'image qui manque à nos jours).

Élisa Farran, critique, curatrice et historienne de l'Art. Texte écrit dans le cadre de l'exposition *Voir en peinture : la jeune figuration en France*.